



CLASSIQUES
GARNIER

BLANC (Anne-Lise), « Conclusion », *La Fêlure silencieuse. Poétique de l'incertain dans l'œuvre de Gisèle Fournier*

DOI : [10.48611/isbn.978-2-406-17051-8.p.0259](https://doi.org/10.48611/isbn.978-2-406-17051-8.p.0259)

La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.

© 2024. Classiques Garnier, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

CONCLUSION

« Les bouts de fil à coudre et les chutes de tissu qui jonchaient le lino » (*MV*, 65) de l'appartement exigu qu'elle partageait avec l'oncle et sa mère : c'est à quoi pense Jeanne, lorsque Simon la quitte. Mais le récit n'explique pas pourquoi. Sans reproduire exactement les dispositions d'un monde brisé dont il ne resterait que des éclats, l'univers narratif de Gisèle Fournier ne propose pas non plus l'ordre rassurant d'un récit dont le fil narratif pourrait aisément être suivi. Il réverbère la sensation de l'incertain que procure le désordre inhérent au réel, au travers d'une langue toujours très scrupuleuse dont les incertitudes nous gardent du réconfort trompeur d'une interprétation trop immédiate. Mais l'incertain sourd aussi bien souvent de la forme filante et sinueuse de l'entrelacs que prennent les textes romanesques : une forme qui s'apparente non à celle, complexe, énigmatique et soluble du labyrinthe, mais à celle, à la fois plus commune et plus mystérieuse, du monde lui-même. Un monde que l'on croyait connaître mais dont le fond est trouble, et dont la contexture peut être inextricable. Comme les « traverses déjointées » de « la porte entrebâillée » (11) de *Ruptures*, l'emmêlement des récits, « laiss[e] voir le jour et même deviner [des] mouvement[s] », et il permet qu'en lisant, on fasse des raccords. Mais des questions subsistent, qui miroitent à la surface du texte.

Chez Gisèle Fournier, toute stabilité apparente est une duperie : quand « le ronronnement léger et régulier » de la machine à coudre maternelle se fait entendre, « l'oncle [...] ne [...] coince pas » Jeanne. Mais la machine « s'interrompt » parfois. Pas seulement « lorsque le fil casse ou que l'étoffe, mal engagée, avance de biais sous l'aiguille et se bloque sous le pied-de-biche » (*MV*, 54-55). Elle se tait aussi quand la mère s'absente. Quant à l'ordre paisible des villages, à la conformité de leurs jardins et de leurs toits pareils, ils sont l'image d'une paix mensongère. Le monde ordinaire ne présente bien souvent qu'un faux jour sur les choses et les êtres. Et rien peut-être n'est plus périlleux que

le sentiment du familier qui nous installe dans l'illusion d'un confort somnifère. En nous faisant percevoir l'inconstance du monde dans les ondoiements du récit, les fictions intranquilles de Gisèle Fournier nous invitent à faire sentinelle¹.

Mais son univers romanesque où la langue, dans ses multiples suggestions, est rendue à sa dimension poétique, n'en fait pas moins l'éloge du mouvant. Il rejoint en cela celui de Marcel Proust où l'esthétique de l'incertain et les émotions qu'elle produit sont constamment valorisées. On ne citera ici pour exemple qu'un épisode d'*Albertine disparue*, où vient à la mémoire du narrateur la joie vive des visites à la basilique Saint Marc en compagnie de sa mère. Il le sent encore sourdement, il est « sûr » désormais que « le plaisir » d'un souvenir procuré par une expérience partagée « existe ». Mais surtout il apparaît que l'intensité du souvenir est encore accrue par celle de l'agrément qu'a apporté alors l'indécision des circonstances : l'instabilité des flots traversés en gondole, l'apparence « malléable » de l'architecture intérieure du lieu, la « fraîche pénombre » d'un lieu « doucement éclairé »... C'est dans le jour incertain d'une expérience un peu floue, alors incalculée (et qu'il aurait été sans doute vain de penser « clairement »), que se loge pour lui l'assurance « inconsistante », « ne reposant sur rien », mais « indivisible et vivant[e] » qu'il a de retrouver la « place réservée et immuable » de sa mère en ce lieu visité ensemble².

Si l'œuvre de Gisèle Fournier ne prétend pas faire suture, dans un monde qui n'est ni parfaitement explicable ni évidemment réparable, si elle ne traduit souvent les non-dits que sous une forme oblique, c'est que l'enjeu, pour la romancière, n'est pas d'éclairer le monde. Il est sans doute tout autre : plus humble et en même temps plus ample. Il s'agit de laisser surgir ce qu'il a d'incertain, d'accueillir les signes du mouvant, en déplaçant le rapport à la langue, et de se libérer de la nécessité de faire sens ou de trouver du sens.

Si un oiseau savait dire précisément ce qu'il chante, pourquoi il le chante, et *quoi*, en lui, chante, il ne chanterait pas.

1 Dans la première nouvelle de *Chantier*, le vieil homme veuf descend dans la rue sans autre projet que de se rendre disponible à ce qui pourrait apparaître : « [...] comme si le fait de surveiller le trottoir depuis le coin de l'immeuble pouvait te faire surgir en bas de la rue. » (26-27).

2 Voir Proust, *À la recherche du temps perdu*, op. cit., t. 4, *Albertine disparue*, p. 224-225. Sans doute la valorisation de l'incertain dans l'œuvre de Marcel Proust a-t-elle ouvert une voie propice au développement d'une poétique du sensible dans la littérature narrative.

Il crée dans l'espace un point où il est ; il proclame sans le savoir qu'il joue son rôle. Il faut qu'il chante à telle heure. – Personne ne sait ce qu'il ressent lui-même de son propre chant³.

Paul Valéry, dans cette remarque, nous invite à mesurer l'évidence poétique du chant de l'oiseau et à l'apprécier « tel quel », sans prétendre en dévoiler les arcanes. Comme lectrice, Gisèle Fournier, ne tient pas à ce qu'on lui explique ce qu'il y aurait à comprendre dans un texte et, souvent, lorsqu'on l'interroge sur les romans qu'elle a écrits ou sur le comportement de tel ou tel de ses personnages, elle répond qu'elle ne sait pas. Car ses récits font des propositions qui, tout en se laissant deviner, permettent au lecteur d'imaginer des fictions singulières et l'invitent à parcourir « [l']immense réseau latent des destinations non suivies⁴ ». C'est en ce sens qu'ils restent indécidables. Ouvert sur ce réseau que « des solutions incomplètes et des conclusions provisoires⁵ » laissent intact, l'« espace lisse » des textes de Gisèle Fournier, parce qu'il ne révèle rien d'assuré, offre la possibilité d'une émotion partagée. Il n'est pas « par [lui]-même libérateur[e]⁶ » mais la langue, en lui, peut rester vive, y renouveler les valeurs de l'incertain et permettre, en se gardant toujours d'en figer le sens, que « [...] les mots touchent à leur fin⁷ ».

3 Voir Valéry, *Tel quel*, *op. cit.*, p. 27.

4 Voir Jean-Christophe Bailly, *Le Dépaysement : voyages en France*, Paris, Seuil [2011], coll. « Points », 2012, p. 478.

5 C'est ce par quoi, selon Bergson, la métaphysique peut permettre d'arriver à la certitude : « N'attendez pas de cette métaphysique des conclusions simples ou des solutions radicales. Ce serait lui demander encore de s'en tenir à une manipulation de concepts. Ce serait aussi la laisser dans la région du pur possible. Sur le terrain de l'expérience, au contraire, avec des solutions incomplètes et des conclusions provisoires, elle atteindra une probabilité croissante qui pourra équivaloir finalement à la certitude. » Voir Henri Bergson, *La Pensée et le Mouvant*, Genève, Skira, 1946, p. 52.

6 « Et, certes, les espaces lisses ne sont pas par eux-mêmes libérateurs. Mais c'est en eux que la lutte change, se déplace, et que la vie reconstitue ses enjeux, affronte de nouveaux obstacles, invente de nouvelles allures, modifie les adversaires. Ne jamais croire qu'un espace lisse suffit à nous sauver. » Voir Deleuze et Guattari, *Mille Plateaux*, *op. cit.*, p. 625.

7 Voir Samuel Beckett, *Compagnie*, [traduction française par l'auteur de *Compagny*, Londres, John Calder, 1979], Paris, Minuit, 1980, p. 87.